

TEMOIGNAGES DES ANCIENS DU ROC DES FIZ (L Destailleur, Maurice Arcis, Bénali Drief)

Tourcoing le 1^{er} avril 2010

Mai 68..., je vais avoir 14 ans, j'apprends que je suis malade de la tuberculose. Pourtant aucun signe extérieur ne laisse apparaître cette maladie. J'ai envie de vivre pleinement ce début d'adolescence au milieu de l'effervescence de la jeunesse durant ce mois emblématique... Pour me « refaire une santé » on me dit d'aller passer les 3 mois d'été au sanatorium du Roc des Fiz... Par une belle journée de juin, dans le bus qui nous emmène vers le plateau d'Assy, moi qui ne connaissait que le « plat pays du nord » ou presque, je découvre peu à peu le paysage grandiose de la chaîne du massif du mont blanc. Splendide, sublime...

Arrivé au Roc des Fiz, je suis accueilli et emmené dans le pavillon des garçons par Sœur Marie Samuel (décédée dans la catastrophe). On m'informe que mon séjour au Roc des Fiz sera au minimum d'un an... Le monde s'effondre... Je me retrouve sur un lit, dans cet immense dortoir où les 30 lits sont alignés « tête, pied » sur 3 rangs.

Je suis entouré de garçons de 12 à 17 ans qui m'observent... Benali, un Marseillais des quartiers Nord chante à tue-tête « les coups » et « que je t'aime » de Johnny Halliday... Je suis dans un monde qui m'est complètement étranger... Je vais devoir m'intégrer, faire ma place, ne pas exprimer mes émotions, dans ce monde d'adolescents frustrés, déracinés, fou de « liberté » comme on peut l'être à cet âge.

La vie et les traitements s'organisent, les centaines de piqûres de strepto... Les « tubages » et prises de sang matinaux, et ce fameux « bol de plâtre » (pasalca) que nous devons ingurgiter avant de déjeuner sous la surveillance du personnel de service.

Les emplois du temps ne sont pas compliqués et se traduisent par beaucoup d'ennui, le matin, réveil, prise de température, déjeuner, retour au pavillon, cure (on doit être dans nos lits et nous pouvons lire, écrire, faire nos devoirs, jouer aux cartes avec notre voisin de lit).

Ensuite vient le repas du midi très attendu et retour en cure avec sieste obligatoire. Pour nous calmer, sœur Marie Samuel fait avec nous des séances de relaxation.

Ensuite goûter, retour en cure (comme le matin), repas du soir, toilette, couchage. Il y a une unique télé noir et blanc pour tout le pavillon, tant pis pour ceux qui sont au fond du dortoir, heureusement les myopes ont l'autorisation de s'approcher.

Et puis il y a également les quelques heures de cours pour ne « pas trop perdre » de notre scolarité... C'est ce rythme de journée que j'ai eu pendant 21 mois.

Pour s'occuper de nous, il y a bien sûr Sœur Marie Samuel qui donne toute sa vie pour nous accompagner dans notre maladie et mademoiselle Evelyne (décédée dans la catastrophe), et madame Chéri chargées de l'entretien, de notre linge, de la surveillance, de l'accompagnement de nos gestes quotidiens.

Le docteur Barre est d'une gentillesse sans pareil avec nous, nous rassurant sans cesse.

Il y a également le père Apollinaire Condorcet qui nous rend visite régulièrement, s'inquiète de notre moral, nous invite à participer à la messe du dimanche. Nous sommes nombreux à y aller, c'est une petite sortie du pavillon comme une autre, il y a ceux qui y cherchent la force de traverser cette épreuve, et nombreux ceux qui souhaitent se faire remarquer par les filles...

Nous ne mesurons pas à cet âge à quel point leur présence, leur dévouement nous ont aidés à traverser cette période difficile pour chacun d'entre nous.

Malgré tout cela, l'insouciance et la vitalité de notre jeunesse prend le dessus... Des copinages se forment, Antonio, Pierre, Jean-Paul, Cyrille, Mourad, Guy...

Nous sommes d'origine, de culture, de caractères différents ; nous faisons l'apprentissage de la vie en collectivité, et nous savons nous entendre pour nous entraider dans nos devoirs, parler de notre vie, râler sur notre condition et les adultes qui nous encadrent et « faire des conneries », chahut, transgression des règles, etc. MAIS sœur Marie Samuel avec son caractère bien trempé sait remettre de l'ordre dans tout ce petit monde de « gros durs ».

Tous les jours c'est l'attente du courrier de ceux qu'on aime, la famille, les copains, les amis, qui nous permettent de garder le lien avec « la vie réelle », de ressentir l'affection, la tendresse de nos proches et l'inquiétude qu'ils ont pour nous, notre santé, notre éducation.

C'est aussi les colis remplis de vêtements nouveaux (attention il y a les filles dans le pavillon d'en face qu'il faut séduire), de friandises et d'objets voulant diminuer le désagrément de notre séjour.

Puis un jour on nous appelle pour une visite au parloir, ces visites sont peu fréquentes (une fois par mois environ pour les plus chanceux ; il est vrai que nous sommes tous de familles aux conditions modestes et le coût des transports est onéreux).

J'ai de la chance, par deux fois mes parents passent leurs vacances d'été au plateau d'Assy, ce n'est pas, hélas, le lot de chacun des copains. On est heureux de retrouver les siens, on dit que tout va bien... Quels coups de bluz quand le car du soir s'en retourne sans nous dedans ; on rêve la nuit de ce jour tant attendu.

Et puis il y a ceux qui s'indignent de nos conditions de vie qui leur semblent d'un autre temps, mais pour nous c'est notre quotidien, nous ne comprenons pas leur réaction...

Retour au pavillon, la vie reprend, nous aimons nous retrouver la nuit en cachette dans la salle du bas pour manger des sandwiches confectionnés avec les pâtés envoyés dans nos colis et.... fumer des cigarettes.

L'hiver la neige recouvre complètement les pavillons, les hommes de service doivent creuser des galeries dans la glace pour faciliter la circulation de tous. Nous pouvons parfois sortir en bas du pavillon pour profiter un peu de jeux d'hiver.

Nous faisons de la luge sur le bord du chemin qui mène au désert de Platé, nous construisons des igloos, mais nous devons vite rentrer...

Un des sujets principaux c'est bien sur les filles. Il y a le pavillon des filles, mais nous avons très peu l'occasion de les rencontrer, alors des stratégies se mettent en œuvre, pour envoyer « sous le manteau » des petits mots doux, se fixer des rendez-vous furtifs dans les couloirs des différents services médicaux ou salles de classe.

Une fois par an, un voyage en bus de tout le ROC est organisé ; nous allons visiter la ville d'AOSTE en Italie .Quel bonheur !!! C'est pour nous quelques heures de liberté retrouvée.

Vient le jour où je dois me faire opérer à Praz-Coutant. La veille de mon opération, en juillet 1969, je regarde à la télé, que j'ai personnellement dans ma chambre, (quel luxe) les premiers hommes qui marchent sur la lune. Je peux choisir mon repas entre plusieurs menus, je suis comme un coq en pâte. De retour au Roc, la vie, monotone, reprend. Quand cela finira-t-il ? Le soir devant la télé, quand des scènes de train se déroulent sous nos yeux, mon esprit s'envole et je me vois dans ce train qui me ramène auprès des miens, mais non il faut encore et encore attendre...

Pour nous distraire, Sœur Marie Samuel, une artiste, avec des doigts d'or, nous initie à la tapisserie, aux émaux. Une fois par an, il y a la fête du Roc qu'il faut préparer. Nous décidons de faire une chorégraphie des Beatles sur la chanson *obladi oblada*. Nous fabriquons les guitares, la batterie, la sœur confectionne les costumes, mademoiselle Evelyne nous fait répéter. Le jour venu, devant tous les pensionnaires et personnels du Roc, nous emportons un franc succès ; un petit moment de bonheur.

L'hiver 69/70 revient. Que de neige !!!... La sœur nous parle de ces géologues qui sont venus et qui ont dit que la montagne pouvait s'écrouler dans 1 jour ou dans mille ans. !!!!!. On suit à la télé la catastrophe de Val d'Isère !!!!!... On passe à autre chose...

Surtout que pour moi le jour de mon départ est annoncé pour le 21 mars 1970. Enfin, je vais retrouver ceux que j'aime, ma famille, ma petite nièce que je ne connais pas, mon frère qui va se marier, mes copains, La LIBERTE...

Le 16 avril 1970, j'apprends avec effroi que la montagne avait emporté tous ceux qui partageaient avec moi cette vie.

Leur souvenir me poursuit depuis 40 ans avec une question : POURQUOI ?

Je m'associe complètement à l'initiative prise pour engager un travail de mémoire qui permettra, je l'espère, de ne pas laisser tomber dans l'oubli les nombreuses victimes de cette catastrophe et la douleur toujours présente des familles, des proches et de tous ceux qui ont vécu de près ou de loin ces événements tragiques.

Je fais le vœu que cet hommage aux victimes nous rappelle que l'homme n'aura jamais le pouvoir sur la puissance de la nature...

40 ans après, malgré de nombreuses récurrences sur toute la planète et plus particulièrement ces derniers mois lors de la tempête en Charente, nous constatons qu'il y a encore beaucoup à faire pour que l'homme devienne Sage et Humble...

Je ne pourrai être présent le 16 avril, mais soyez assurés que je m'associerai par la pensée à tous ceux qui participeront à cette manifestation du souvenir.

Cordialement

Luc Destailleur

Bonjour,

Je m'appelle Maurice Arcis, je vais avoir 64 ans, et j'ai passé 18 mois au Roc des Fiz en 61/62. Je n'ai jamais oublié cette période. Je viens de découvrir votre site qui relate, avec les photos, toute la vie de ce sanatorium. Mes souvenirs sont encore bien présents de cette période que j'ai vécue, et pendant laquelle j'ai passé mon BEPC à Bonneville, ainsi que le formidable souvenir de Sœur Marie Samuel dont je viens d'apprendre la disparition lors de cette horrible catastrophe de 70. Mon émotion est vive, et je regrette de n'avoir pas eu connaissance de la commémoration en 2010, car j'y serais venu. Merci pour toutes ces photos et ces témoignages. Bien cordialement. Maurice ARCIS

Bonjour,

Je suis aussi un ancien du Roc des Fiz ; j'en suis parti en novembre 1969. Je voudrais répondre à Luc Destailleur : je suis le "Bénali" qui chantait du Johnny à tue-tête. J'ai été très touché de lire ton post. Ça m'a ramené à cette époque douloureuse de laquelle je n'avais que très peu de souvenir mais avec l'âge je ressens le besoin de revenir vers mon enfance même si elle n'a pas toujours été forcément heureuse .J' ai du mal à me souvenir précisément de cette époque, de mes amis du pavillon... Je me souviens de Mourad, un jeune Algérien qui était dans le lit à côté du mien, de Nedellec,

un gars de Bretagne avec qui j'ai bossé en maths, de Malmasson, tous ces noms me reviennent en mémoire. Je me souviens des soirées sandwiches et cigarettes, des amis disparus lors de la catastrophe. Paix à leurs âmes.

Je me souviens de la sœur Marie Samuel que j'aimais beaucoup et qui savait nous occuper. Et qui me réprimandais souvent car je me souviens d'avoir été assez indiscipliné. Je me souviens de la préparation du spectacle de Noël auquel je n'ai pas participé. On avait appris une chorégraphie sur une chanson des "irrésistibles" MY YEAR IS A DAY. Je l'écoute encore souvent et ça me fait toujours un pincement au cœur. C'est tellement lié dans mon esprit à cette époque. Je me souviens aussi des ateliers de canevas et d'émaux que nous réalisions avec Sœur Marie Samuel. J'ai 58 ans dans 1 mois et je vis toujours à Marseille mais plus dans "quartiers nord" !!! J'aimerais avoir des contacts avec des personnes que j'ai connues là-bas et notamment toi Luc qui se souvient de moi. Si tu pouvais me contacter, ça me ferait très plaisir. En 1997, j'ai fait un pèlerinage sur le site avec mes enfants et j'ai été complètement bouleversé par le lieu. Enfin je m'associe également au travail de mémoire engagé pour qu'on n'oublie pas les nombreuses victimes de la catastrophe, amis ou inconnus. À bientôt j'espère. Bénali DRIEF